

Discours de Monsieur Jean-Marc Bustamante
à l'occasion de son installation à l'Académie des beaux-arts
au fauteuil de Zao Wou-Ki
le mercredi 23 mai 2018

Cher Henri,

Merci de tes mots, j'y suis extrêmement sensible.

Nous nous connaissons peu et lorsque je me suis tourné vers toi, j'ai voulu m'adresser autant à l'homme qu'à son parcours, conservateur du patrimoine, directeur du Musée d'Orsay, président du Louvre pendant de longues années pour reprendre ensuite ton chemin, celui d'un homme libre.

Attentif, curieux, audacieux ton action au sein de ces prestigieux établissements que tu as dirigés, a démontré ta capacité à enjamber les époques, les mesurer, les comparer, les apprécier.

Il semblerait que tu fais toujours ce qu'il te plaît, même au mois de mai, avec ce grand retour parmi nous, les académiciens.

Cette liberté de ton, de choix, d'attitude je viens ici la partager avec vous tous, heureux d'être parmi vous, élu par mes pairs, au fauteuil du regretté Zao Wou-Ki.

Ce grand artiste avait une grande affection pour l'académie.

Cette reconnaissance l'honorait et il était très fier d'appartenir à notre compagnie.

C'était pour l'artiste étranger qu'il était, un point de repère, un point d'ancrage précieux que je perçois aussi aujourd'hui parmi vous.

Ce qui me relie à Zao Wou-Ki, c'est avant tout l'appartenance au monde dans son ensemble, le goût de l'aventure, une certaine obstination, celle qui nous permet d'être présent dans chaque instant de notre vie pour assumer la liberté de nos choix, la diversité des cultures.

La passion de l'art mais aussi celle des artistes.

Zao Wou-Ki est aujourd'hui reconnu dans le monde comme un très grand peintre, dans ce monde dit global où les artistes sont pour la première fois évalués, davantage pour ce qu'ils sont que pour ce qu'ils représentent.

Les artistes s'émancipent aujourd'hui, au-delà des barrières géographique et culturelles.

Une vraie révolution est en train de s'opérer sous nos yeux, la dispersion est de mise, les artistes apparaissent comme les éclaireurs d'un monde nouveau.

Le général Giap disait : « Quand l'ennemi se concentre il perd du terrain, quand il se disperse il perd de la force », c'est vrai dans un temps donné sur un champ de bataille.

En revanche la dispersion et la diversité de la production artistique dans le monde aujourd'hui font basculer les certitudes, l'art et les artistes occupent dorénavant une place particulière dans le monde.

N'en déplaise à ceux qui pensaient détenir une vérité, les critères d'évaluation sont à revoir, les rattrapages historiques vont se multiplier.

Aujourd'hui il vaut parfois mieux être un artiste de Caracas plutôt que de Saint-Étienne, de Pékin plutôt que de Madrid ou de Rome. Nous nous trouvons face à des

perspectives inversées ce qui demande à l'amateur d'augmenter d'un seul coup son champ de connaissance, sa capacité de jugement et son esprit critique bien au-delà des effets de mode.

L'art international va disparaître, comme les artistes dits « internationaux. »

Zao Wou-Ki n'a jamais été un artiste international, il est passé directement dans la catégorie supérieure qui la remplace, l'universalité.

Ces nouveaux artistes du monde ne renient bien sûr aucune de leurs racines.

Zao Wou-Ki a toujours su ce qu'il devait aux grands anciens, tout en rejetant toute forme de domination, d'assimilation ou d'influence protectrice.

Il n'a jamais appartenu à aucune école, et si la Chine le revendique et le célèbre aujourd'hui, ce n'est pas simplement parce qu'il est un peintre franco-chinois mais aussi et surtout parce qu'il incarne pour ce pays une vision moderne et universelle du monde. En cela Zao Wou-Ki est un pionnier.

Et la reconnaissance va toujours à celui qui a su s'affranchir des modèles pour créer un nouvel espace en affirmant une puissance et une liberté sans pareilles.

Le prix de cette liberté, la solitude, mais dans son cas, une solitude tournée constamment vers les autres, une solitude parmi les autres.

Plus que des solitudes, les artistes aujourd'hui sont des îles, qui n'appartiennent à personne, des plaques tectoniques qui dérivent et passent devant nos yeux, elles s'entrechoquent, parfois disparaissent, ou se stabilisent pour émettre parfois jusque dans la nuit des temps.

« Durera celui qui se tient à sa place », voilà un adage taoïste très cher à Zao Wou-Ki que je partage.

Dans un entretien avec Françoise Marquet, ici présente, que je salue, pour son grand dévouement à la diffusion de l'œuvre de son mari, et Dieu sait si les veuves d'artiste ont du mérite, Françoise me dit qu'un jour de l'année 2007 le peintre lui assène :

« J'arrête de peindre, j'ai perdu le chemin du monde invisible. »

Cette phrase dit la différence de Zao Wou-Ki avec les autres peintres de son époque.

Peindre pour lui n'est pas un métier, mais une profonde nécessité, un parcours spirituel, celui d'un homme qui poursuit un chemin de l'intérieur, son œuvre n'est pas programmatique, ni conceptuelle.

Zao Wou-Ki ne semble pas avoir de plan préalable.

Il est certainement l'un des derniers grands artistes à accéder à l'innocence.

Zao Wou-Ki n'est pas bavard, la plupart du temps silencieux, gentil et accueillant, il n'aime pas parler de son travail, peindre lui suffit, ses tableaux le guident, ils témoignent de sa recherche, difficilement soluble dans un monde qui s'organise et qui ne veut surtout rien manquer.

Son art vient du monde, il y retourne, c'est un long chemin, fait d'allers-retours pour l'approcher, le saisir, le goûter.

Zao Wou-Ki intériorise au point de nous restituer sa vérité sous la forme du merveilleux, très belle tentative d'effacement du peintre pour révéler le monde des formes de l'intérieur.

Toujours tourné vers le dedans avec une grande pudeur et cette volonté malgré le chaos et la violence de retrouver une certaine harmonie.

Son œuvre à la fin voudrait nous révéler le résultat d'un combat et pourquoi pas, une fin apaisée.

Henri Michaux son ami dira de ses œuvres qu'elles sont bénéfiques.

Belle expression au demeurant si peu moderne mais qui a le mérite de mettre en avant la grande ambition du peintre.

L'artiste n'apparaît pas comme un deus ex-machina, il peut se saborder à tous moments, l'œuvre de Zao Wou-Ki est autant un laboratoire qu'un conservatoire.

Michaux dit aussi : « C'est par la nature que Zao Wou-Ki se meut, se montre, qu'il est abattu, qu'il se ranime, qu'il tombe, qu'il se relève, qu'il est enthousiaste, qu'il est tout "pour" ou bien tout "contre", qu'il est bouillonnant... qu'il dit ce qui l'étouffe. »

La grande modernité tient à ce que le regardeur reste le seul responsable de ce qu'il regarde comme dit Duchamp c'est le regardeur qui fait le tableau, je rajouterai le fait ou le défait.

Zao Wou-Ki est irresponsable il ne cherche pas à nous convaincre, ces tableaux nous accompagnent plus qu'ils ne s'imposent. C'est en cela qu'ils sont aussi bénéfiques.

Dans les derniers tableaux du peintre, le monde s'apaise, une harmonie est possible, alors que tout au long de ce chemin on assiste souvent à un corps à corps, à la lutte de la vie contre l'anéantissement.

Le peintre ne manque jamais de faire figurer le vide.

Zao Wou-Ki a la force de croire à l'art avant toute chose, il croit à la victoire de l'art qui guérit, à l'art qui sauve.

Son parcours est long et solitaire, ses tableaux seront jugés par certains comme trop figuratifs ou trop abstraits, trop chinois, trop décoratifs pas assez européens. Mais que représente aujourd'hui l'Europe parmi les continents.

Zao Wou-Ki s'abreuve aux sources plurielles qui le constituent.

Alors ce petit chez soi que l'on préfère au grand chez les autres n'a plus de sens, pour Zao Wou-Ki rien n'est assez grand, ses peintures nous donnent le tournis comme celle de Turner en leurs temps.

La vérité dans la démesure, c'est aussi le Zao Wou-Ki parfois tellurique.

C'est vrai il a choisi à certains moments de nous montrer des espaces élémentaires, secoués par la violence du monde.

Et c'est avec la plus grande des jubilations qui n'appartient qu'à lui qu'il n'a pas craint de peindre des lieux mythiques, archétypaux, des montagnes, des nuages, des fleuves, des vagues des brumes, on les voit, on les imagine, on les scrute, ils s'évaporent.

Il nous en propose des pans entiers, des diptyques, des immenses polyptyques ou alors des fragments, réminiscence de la peinture chinoise, même si Zao Wou-Ki détestait ce qu'il appelait "les chinoiseries".

Il mettra du temps à trouver le juste équilibre qui a fini de hisser sa peinture pour la rendre universelle.

Personnellement j'ai toujours été intéressé par les œuvres de jeunesse et de vieillesse des artistes et chez Zao Wou-Ki ce sont celles que je préfère.

La fraîcheur des jeunes années, la conquête, suivi d'un cortège de batailles pour affirmer son territoire jusqu'à l'accomplissement du geste dans la plus grande sérénité, dans la plus grande simplicité qui synthétise et définit tout.

Pour paraphraser Claude Roy en parlant de Zao Wou-Ki, les bons peintres rajeunissent en vieillissant. C'est son cas.

Alors reprenons les choses dans l'ordre et remontons le temps.

Wou-Ki de son nom Zao est né à Pékin un premier février 1920, il est l'aîné d'une famille de sept enfants.

C'est une ancienne famille qui remonte à la dynastie Song, famille d'intellectuels cultivée où la peinture est à l'honneur, son père est banquier.

Zao Wou-Ki est doué, il se passionne pour la littérature, l'histoire tant chinoise que mondiale.

Il dessine très jeune, peint aussi, sa vocation surprend mais n'est pas contrariée dans sa famille.

Il apprend la calligraphie auprès de son grand-père.

Et quand le jeune homme eut terminé ses études secondaires, il décide de refuser de rentrer à l'université et demande à sa famille d'intégrer les Beaux-Arts.

La Chine en ce temps-là est traversée par des événements tragiques sans précédent, la Chine bascule.

Elle est aux mains des seigneurs de la guerre.

L'insécurité est partout, la violence règne, on s'entretue avec la plus grande des cruautés, on décapite.

Le jeune Wou-Ki est terrorisé, il n'est pas rare de voir dans les rues des pendus aux arbres, d'assister à des exécutions, et de voir des têtes rouler au sol au milieu de giclées de sang.

Brigandage, pillage, révolte contre la misère et la présence des étrangers qui colonisent le pays.

La famille Zao pourtant très riche est scandalisée par la corruption du régime de Tchang Kaï Chek et croit à la longue marche de Mao Tse Toung, espérant que la Chine connaisse enfin autre chose que la famine, les colonisations brutales, celles des Japonais comme celle tout aussi arrogante des Anglais.

La présence française de son point de vue semble plus acceptable et c'est pourquoi le jeune Wou-Ki choisira notre pays au moment de partir.

A cette époque, l'enseignement de la peinture en Chine est très traditionnel autant pour la peinture occidentale que Chinoise, Zao Wou-Ki s'ennuie d'un tel académisme et

recherche la légèreté, la fraîcheur celle des impressionnistes français bien sûr mais découvre aussi les œuvres de Cézanne, Matisse et Picasso.

Doté d'une grande force de travail, Zao Wou-Ki passe son temps à copier les maîtres occidentaux essayant de comprendre cette autre manière de peindre, de dessiner, de poser la couleur.

La guerre terminée, il demande à sa famille l'autorisation de partir à Paris, pour se confronter à ses modèles qu'il admire et juger sur place de leur pertinence dans son propre parcours.

Zao Wou-Ki décide de quitter cette Chine malade qui aspire à autre chose et qui idéalise un nouveau modèle ou l'art n'a pas sa place.

Artiste, il veut créer son chemin qui n'appartient qu'à lui-même, il veut parcourir le monde avec le souci premier de rendre visible à sa manière ses passions et ses tourments.

Et c'est avec une curiosité rare et une grande modestie qu'il arrive à Paris, s'y installe et s'immerge dans ce monde artistique riche en personnalités en tous genres. Il aura la chance ou la manière de reconnaître les meilleurs et de se les attacher.

Il aura cette omniscience de célébrer la vie avec des créateurs de talents qui savent que le monde les dépasse.

Quand Zao Wou-Ki fait le portrait de quelqu'un, le sujet n'est pas cette personne, mais les relations qu'il entretient avec cette personne.

Il est naturel pour lui d'entretenir des relations d'admiration avec les poètes, les peintres, les penseurs, il n'y a pas en lui ce concentré de vanité qui pourrait l'en empêcher.

L'art de Zao Wou-Ki est tissé d'amitié, de partage et d'hommage.

Cette grande force intérieure ne lui fait rien craindre des autres, et c'est avec la plus grande des élégances qu'il creuse son sillon, bâtit des ponts et jette des passerelles entre les mondes.

Zao Wou-Ki a besoin pour peindre d'un grand isolement d'où la nécessité de travailler dans un univers confiné.

Son atelier sans fenêtre à la lumière zénithale, éclairé par le ciel, un caisson sensoriel dans lequel le peintre s'immerge quotidiennement, il y réfléchit de longues heures avant de se résoudre à passer à l'action. Son travail est lent, comme est lente la mise en place des formes incertaines, enrichies du monde extérieur comme un orchestre symphonique imaginaire composés de poètes, de peintres, de musiciens de René Char à Henri Michaux, de Soulages à Riopelle, ou Hartung, de Varese à Pierre Boulez.

Zao Wou-Ki se félicite de peindre, son monde est aérien, il aime la vie, ses amis encore de ce monde me le diront, il aimait la célébration.

Jean Lescure lui écrira ces magnifiques mots :

« Modeste, souriant tout en élégance on est content que tu existes.

Avec toi, on se plaît, on aime ce que tu fais, ce que tu aimes, ce que tu es. »

Dominique de Villepin me dira
« On ne peut aimer sa peinture sans aimer l'homme.»

Il y a là une adéquation bien particulière qui reflète une époque passée.
Ma propre génération ne peut qu'admirer ce temps où les artistes vivaient plus ensemble toutes origines et disciplines confondues, tous présents lors des vernissages comme en témoignent ces photographies qui nous montrent des groupes joyeux qui savourent le fait d'être ensemble.

A cette époque les relations entre artistes étaient plus simples, plus directes, sans hiérarchie aucune. Ce qui primait au-delà des partis pris c'était l'estime que l'on avait pour les uns ou pour les autres

Zao Wou-Ki fait la cuisine, joue beaucoup au tennis, partage le goût des voitures de sport avec son ami Riopelle, Jean-Michel Meurice se souvient du bleu de sa Mercedes, il voyage, souvenir de ce grand tour aux États-Unis avec Pierre Soulages et sa femme Colette.

On sait et on se taira sur les peines et les tragédies que tout homme traverse dans sa vie amoureuse, Zao Wou-Ki en aura sa part, des moments de détresse qui se conjuguent avec des bonheurs et des passions qui culminent dans ce bouleversant hommage à sa dernière compagne Françoise, magnifique peinture où éclate la joie de vivre.

Des hommages il n'arrêtera pas d'en produire, plus de 25 peintures rendront hommage à ceux qu'il admire.

Attitude proche de l'effacement qui lui permettra d'atteindre une forme de sagesse supérieure.

De la copie des maîtres à ses débuts, il prend le tournant de la peinture abstraite dans les années 50 où il se découvre une grande proximité stylistique avec Paul Klee. Il doit franchir des seuils.

Il ne craint pas de faire coexister les cultures et préfère ignorer les différences ou possibles incompatibilités pour inventer son propre langage, une vision toute personnelle du monde.

Les tableaux de Zao Wou-Ki ne racontent rien, d'ailleurs il n'aime pas parler de sa peinture, ni l'expliquer et c'est vrai qu'au fond elle se passe de mots.

Zao Wou-Ki sait que la peinture chinoise demande une grande agilité du regard ce qui n'est pas très européen, pour lui un tableau se regarde et se parcourt, il disait d'ailleurs que les livres étaient ennuyeux à lire, alors qu'en peinture, le spectateur va comme il veut et décide visuellement de son trajet dans l'espace du tableau.

Au premier regard les peintures de Zao Wou-Ki ressemblent à des paysages, pourtant le peintre n'aime pas les paysages, ces peintures n'en sont pas, ils en sont presque.

Chez Zao Wou-Ki, nous sommes confrontés à des univers plus larges où sont représentés de multiples espaces qui glissent et s'enchevêtrent.

Sans repères, sans architecture visibles, ses tableaux sont en constante expansion.

La nature est là, ou plutôt elle semble être là, on la perçoit, on la reconnaît parfois et puis elle disparaît, elle n'est plus là, ce doit être elle pourtant, soudain elle n'est plus détaillée, elle s'évanouit et se fond dans la lumière aveuglante et dans la couleur qui se fige.

Zao Wou-Ki insuffle la vie à la couleur, il fait de la couleur un véritable langage, les stridences sont nombreuses et la couleur déborde souvent et pénètre librement au-delà des figures.

Son refus de peindre d'après nature est significatif, même s'il commettra quelques aquarelles sur le motif à un moment de sa vie, il préfère s'abstraire du modèle, il ne copie pas, il n'interprète pas.

La nature n'est pas non plus son seul modèle, je suis, tu es, il est, nous sommes ses modèles comme faisant partie d'un tout.

Le tableau n'a pas besoin d'être reconnu, n'a pas besoin de titre, Zao Wou-Ki n'a pas de sujets, il embrasse le monde, et le célèbre.

Et pour cela tous les moyens techniques sont utilisés pour rendre chaque tableau brillant et sonore, Zao Wou-Ki est à la fois le chef d'orchestre et l'instrumentiste, il maîtrise tous ses outils de peintre avec talent, doué d'une grande dextérité c'est aussi un virtuose.

Dans ses tableaux vibre la lumière et souffle le vent.

De son apprentissage de peintre et de calligraphe, il multiplie les mouvements et les déliés de ses pinceaux dont les traces sont quasiment invisibles. Travail minutieux, couche après couche, pour nous révéler et faire surgir de vastes plages liquides, immenses.

Superposition, chevauchement, recouvrement, transparence, coulée libre, qui permet de faire passer la lumière d'une sombre obscurité à l'éblouissement.

Et pour parachever l'apprentissage du maître, j'espère que ces simples mots provoqueront chez vous le furieux désir de découvrir les grands formats qui seront exposés à la fin du mois de mai au Musée d'Art moderne de la ville de Paris.

Laissez-moi encore vous présenter maintenant ici sur nos écrans, un de ses plus beaux tableaux qui me touche particulièrement, synthèse réussie de son long parcours, tableau que je qualifierai d'universel, il est modestement intitulé *Hommage à Matisse*.

Cette toile est admirable et reprend le thème de prédilection de Matisse: la fenêtre, quatre larges bandes de couleurs si bien brossées encadre l'immensité, le vide cosmogonique, la grande fenêtre sur l'abîme, la recherche de l'ineffable et de l'intemporel.

J'imagine que c'est en traversant cette grande obscurité qui hanta l'artiste et qui nous hante encore tous aujourd'hui que le peintre a trouvé son chemin et réuni l'impensable.

Merci Wou-Ki.